

LAWRENCE DURRELL UN GRAND ECRIVAIN IRLANDO-SOMMIEROIS

FRÉDÉRIC GAUSSEN

L'écrivain Lawrence Durrell, qui avait choisi de vivre à Sommières, est mort le 7 novembre 1990. L'Association Lawrence Durrell en Languedoc, créée à l'occasion de ce dixième anniversaire a organisé une exposition à l'Espace Lawrence Durrell et a posé une plaque sur sa maison, 15 route de Saus-sines.

« Alors que j'étais venu, pour l'après-midi seulement, visiter une maison en vente à Aujargues, à la tombée de la nuit j'avais loué une petite villa dans un clos dominant la calme

vallée de Sommières d'où la grande armée des vignes s'avance vers le Pic Saint-Loup. J'eus tout-à-coup le sentiment bizarre de me trouver chez moi, sentiment qui ne m'a pas abandonné ». C'est ainsi que l'écrivain Lawrence Durrell raconte le coup de foudre qui devait entraîner son installation définitive à Sommières.

Nous sommes en février 1957. Durrell a dû quitter Chypre où il vivait depuis cinq ans, en raison des troubles qui déchirent l'île. Il est d'abord allé en Angleterre, mais il ne s'y sent pas bien. Né en Inde, Durrell qui est de père anglais et de mère irlandaise, n'a pas de très bons souvenirs de ses années de collège à Canterbury. A 23 ans il est parti s'installer à Corfou et, depuis, il a passé la plus grande partie de son existence sur les bords de la Méditerranée, en Grèce ou en Egypte. Son rêve est de venir s'installer en France. Il vient d'abord à Paris où il a résidé dans sa jeunesse, mais c'est le midi qui l'attire. Son compatriote, l'écrivain Richard Adlington, l'ayant invité à Montpellier, il commence à parcourir la région à la recherche d'un lieu qui lui plaise. La Côte d'Azur et la Provence sont trop touristiques et trop chères. Il ne veut pas d'une grande ville. Il lui faut un endroit tranquille qui l'inspire, isolé mais pas trop, où il puisse écrire sans être dérangé et sans soucis matériels. Pour cela, Sommières est parfait.

Camping Villa Louis

Le restaurateur Louis Loubier, qui est premier adjoint à la mairie et qui accueille les visiteurs, lui propose de lui louer une maison, la « Villa Louis », au début du chemin de Paillassonne dans les Mauvalats. Durrell est ravi. La maison, le site, la vue sur le château et la vallée du Vidourle, le voisinage... tout

lui plaît « C'est une ville médiévale avec une rivière qui coule en son milieu ; elle est très jolie, écrit-il à ses amis Alan et Ella Thomas. La vallée est plantée de vignes de quelque côté qu'on se tourne et sera très agréable dans un mois. Elle possède une unique voie ferrée vers la plus grande des villes voisines, Nîmes, qui est pleine de ruines romaines et où les Espagnols viennent chaque année faire des courses de taureaux. La villa que nous avons prise provisoirement domine toute la campagne environnante. Elle est solide et moderne, mais sans eau et sans toilettes, aussi faisons-nous plus ou moins du camping pour l'instant. » Il raconte son aventure à son ami l'écrivain Henri Miller, en des termes où se mêlent l'enthousiasme (devant le paysage) et l'amusement (devant les habitants...). « Moi, je suis si heureux dans cette délicieuse ville aux murailles romaines, avec sa rivière calme et ses vignes, et tous les personnages de Clochemerle pour interlocuteurs que je ne voudrais quitter la France pour rien au monde (...) Le Languedoc est poussiéreux et primitif, mais quel merveilleux pays pour le vin ! Les gens n'ont pas entendu parler d'un W.C. et nous en avons fait venir deux d'Angleterre (des modèles de campagnes) que les gens considèrent avec effroi. Ils chient dehors et le mistral souffle dans leurs fesses... »

La présence du Vidourle et la proximité de la mer offrent des possibilités de baignades bien venues pour les enfants. Ses deux filles (Pénélope et Sappho) nées de deux mariages précédents, qui vivent en Angleterre, pourront venir se baigner pendant les vacances et jouer avec les deux enfants que sa troisième femme, Claude Vincendon (une Française rencontrée à Alexandrie) a eus d'un précédent mariage.... Et puis à Sommières la vie n'est pas chère. Or Durrell est pauvre. Selon Frédéric Jacques Temple, qui a fait sa connaissance à cette époque « il ne possédait en tout et pour tout qu'une centaine de mille francs (anciens), quelques vêtements et une machine à écrire » Il a 45 ans

et il est à un tournant décisif de sa vie : il a décidé de tout abandonner pour se consacrer à l'écriture. Il a donné sa démission du Foreign Office où il travaillait comme chargé de relations publiques et n'a plus de ressources régulières. Il vient de terminer *Citrons acides*, sur son expérience chypriote, et *Justine*, le premier roman du Quatuor, mais il ignore l'accueil qui leur sera réservé.

1957, l'année miraculeuse

Et voilà que cette année 1957, de l'installation à Sommières sera pour lui l'année miraculeuse. Il reçoit pour *Citrons acides* le prix littéraire Duff Cooper, ce qui remplit un peu sa bourse. Et *Justine* qui paraît coup sur coup aux États-Unis et en Angleterre est un succès. Dans la foulée, il publie *Esprit de corps*, un petit livre de chroniques humoristiques sur la vie diplomatique telle qu'il l'a observée en Yougoslavie. Et en un an à peine, il écrit les deux volumes qui constituent la suite de *Justine* : *Balthazar* et *Mountolive*. « Viens de faire surface après avoir achevé le troisième volume de ce sale quatuor », écrit-il, soulagé, à Miller le 17 janvier 1958. Sa femme Claude joue à ses côtés un rôle capital. Romancière elle-même, elle l'accompagne dans son travail. C'est elle qui l'a poussé à tout lâcher pour écrire et elle est prête, s'il le faut, à chercher un emploi pour faire vivre le ménage. Elle est la première lectrice de Durrell, sa conseillère et sa secrétaire. ("Elle est très rapide, 140 000 mots en quatorze jours exactement, ce ne serait pas mal, même pour une professionnelle ». Pour Durrell, c'est une période d'exaltation et de tension, de joie et d'inquiétude. L'écrivain Anaïs Nin qui leur rend visite Villa Louis est frappée par l'atmosphère intense qui y règne. « Monastique et primitif(...) Larry si profond et Claude si gaie. « Durrell lui fait » l'effet d'un être blessé(...) » Durrell,

observe-t-elle, a si bien connu la pauvreté qu'il est obsédé par l'idée de réussir. »

Ce succès il l'espère et le redoute un peu. Durrell est un être secret qui craint les embarras de la célébrité. C'est pourquoi, dans une lettre du 17 janvier 1958, il renouvelle à son ami Miller ses consignes de discrétion : « A propos, faites attention à bien garder secrète mon adresse française, voulez-vous ? (...) La Provence est remplie de touristes en été, et je ne tiens pas à me transformer en havre d'accueil pour les raseurs et les curieux...Pour moi j'aime les cadenas à la porte du jardin »

Mais les fâcheux n'auront pas le temps de violer l'intimité de la Villa Louis. Car dès le mois suivant une mauvaise nouvelle vient troubler cette quiétude : le propriétaire veut récupérer son maset pour y loger un parent. Durrell essaie de temporiser, mais en vain. Il lui faut déguerpir. Il n'ira pas très loin : le 15 septembre 1958, il emménage au Mazet Michel, à la sortie de Nîmes sur la route d'Uzès. Le premier séjour sommiérois de Lawrence Durrell n'aura pas été très long mais il a été d'une productivité stupéfiante. En moins d'un an et demi, Durrell a écrit son œuvre majeure et a rencontré la gloire. En passant, il a réglé ses dettes, payé les frais de scolarité de ses filles (ce qui l'angoissait beaucoup) et rempli son compte en banque. Comme l'écrit son biographe, Ian Mac Niven, « Sommières lui a porté chance ».

Le drame de la Maison Tartès

Durrell restera sept ans au Mazet Michel, mais il continue à penser à Sommières. Aussi est-il heureux lorsque, à l'été 1965, sa femme Claude lui apprend qu'elle a trouvé à la sortie de Sommières, une propriété qui leur conviendrait parfaitement. C'est la Maison Tartès, 15 route de Saussines, demeure bourgeoise ayant appartenu à une vieille famille de marchands de vin. Avec son style vaguement tourangeau de la fin du XIX^{ème} siècle, la Maison Tartès n'est pas une merveille architecturale, mais elle est vaste, entourée d'un jardin touffu protégé par un grand mur. L'écrivain pourra y loger sa vaste bibliothèque et son piano à queue, y recevoir sa famille et ses amis, y peindre à son aise. Car la peinture est pour lui un plaisir et un défoulement. Il la pratique comme un loisir psychanalytique, en se cachant derrière le pseudonyme volontairement imprononçable d'Oscar Epfs. Et puis le mazet Michel est menacé par une extension du terrain militaire voisin, ce qui oblige à le quitter...

Le Durrell qui s'installe à nouveau à Sommières à l'été 1966, une fois terminés les indispensables aménagements de la Maison Tartès (en particulier l'installation du chauffage central), n'est plus celui de 1957. Le locataire anonyme du maset Loubier a fait place à un écrivain reconnu jouissant d'une renommée internationale. Une personnalité aisée, capable d'acquérir une demeure bourgeoise de « notaire balzacien », comme s'en amuse Frédéric Jacques Temple. Mais l'homme n'a pas changé. C'est la même modestie inquiète, la même simplicité dans le comportement. Durrell n'est pas une vedette avide de gloire médiatique. Avec son petit filet à provision, ses vieilles vestes et ses bérêts, il se glisse dans la population avec le même naturel que du temps des Mauvalats. On le voit le samedi au marché, le dimanche aux arènes, ou auprès des boulistes de l'Esplanade, comme un

homme ordinaire du village qui fait ses courses et va boire son pastis au café Glacier. Durrell a besoin de cet anonymat et il est reconnaissant aux Sommiérois de le lui préserver. Par sa situation de l'autre côté du pont, il est à la fois à Sommières et en dehors. Et il aime ce mélange de proximité et de marginalité.

Sur le plan littéraire, le Durrell qui s'installe dans la Maison Tartès est bien loin de celui de la Villa Louis. Son œuvre magistrale du Quatuor est achevée avec *Cléa*, paru en 1960 et il est célébré comme l'un des écrivains majeurs de son temps. Il lui faut gérer ce succès. Sa notoriété l'entraîne dans des obligations de représentation et des écrits de circonstances qui le flattent mais où il se disperse. Il voyage, voit du monde, est sollicité pour des conférences ; des films, des articles. Mais son œuvre est à la recherche d'un second souffle. Il a besoin de se recentrer. La retraite entre les murs de la Maison Tartès peut lui en donner la possibilité. C'est peut-être l'occasion du nouveau départ dont il ressent le besoin. Or l'installation dans la Maison Tartès qui devait être une consécration, tourne au drame. Six mois plus tard, le 1er janvier 1966, sa femme Claude est emportée par un cancer. Pour Durrell, le coup est terrible. Claude qui est une femme intelligente et énergique joue à ses côtés un rôle protecteur. Elle met de l'équilibre dans l'existence désordonnée et inquiète de l'écrivain. C'est elle qui a voulu et aménagé la Maison Tartès. Elle partie, la Maison Tartès devient une sorte de tombeau, comme lui-même l'écrira dans un poème déchirant intitulé « 15 ROUTE DE SAUSSINES » publié dans *L'ombre infinie de César*

« Récemment après lui avoir payé son tribut
J'en vins à considérer que cette maison était vénéneuse,
Sa beauté illusoire dissimulait une profonde désolation
Ton absence, mon amour n'offre nul apaisement

Nous sommes tous morts ici ; les uns après les autres, mort inutile (...) »

Une vie d'ermite épicurien

Mais Durrell aime Sommières et sa maison. Et il ne les quittera pas. Il s'y incruste comme un escargot dans sa coquille. Il s'identifie à la maison Tartès, qui devient un condensé de son univers, comme l'observe l'écrivain Marc Alyn dans la préface au livre d'entretiens *Le grand suppositoire* : « La maison est située entre un cimetière et un terrain de football, position qui symbolise à merveille une pensée qui, elle aussi, oscille sans cesse entre la gravité métaphysique du Livre des Morts et les jeux du corps. Derrière les murs du parc commence un fouillis d'arbres et d'herbes et le grand bâtiment sombre, massif, que l'on s'étonne de trouver à l'intérieur, si chaud en hiver et si frais en été avec sa pièce-véranda édifiée, paraît-il, sur le modèle de la terrasse familiale de Darjeeling (où naquit Durrell) au pied de l'Himalaya. » En 1969, Durrell utilise l'argent de la vente de ses manuscrits à la Southern Illinois University pour se faire construire une piscine. Du coup il n'a plus besoin d'aller à la mer... Il mène dans sa maison une vie d'ermite épicurien, partagée entre l'écriture, le yoga, les baignades... et le vin. Il reçoit de nombreuses visites. L'une d'elles marquera particulièrement le maître et sa maison : celle de l'érudit chinois Jolan Chang qu'il va chercher un matin à la gare de Lunel et qui passera chez lui quelques journées inoubliables, dont il fait le récit délicieux dans *Le sourire du Tao* : « Les routes commençaient à s'animer lorsque nous arrivâmes au village pour lequel mon invité exprima une grande admiration. Il est vrai que pour moi, avec sa ceinture de murailles médiévales et de ravelins, son pont romain tout bossu qui enjambe les eaux vertes du Vidourle(...) ce village

surpasse en beauté tous les autres villages du Languedoc. Mon jardin abandonné, avec ses grands arbres et sa piscine invisible aux regards eut également son approbation. Tel une mante religieuse, Chang semblait tout embrasser d'un regard panoramique. Il hochait la tête à petits coups en signe de reconnaissance, eût-on dit. Il ne parlait pas un mot de français. » C'est ainsi que la Maison Tartès est devenue pour quelques jours un lieu de méditation, où ces deux sages d'Orient et d'Occident ont pu échanger leurs secrets sur la vie, la mort, l'amour, la poésie, l'éternité, la médecine ou la cuisine...

Il y a aussi de nombreuses visites féminines dans la Maison Tartès, car l'amour tient toujours une grande place dans la vie de l'écrivain. Une quatrième épouse, Ghislaine de Boysson, partagera un temps son existence. Et lorsqu'il meurt, le 7 novembre 1990, sa dernière compagne, Françoise Kestsman, qu'il a connue à Sommières, est à ses côtés. C'est à elle qu'est dédié son dernier livre, *L'ombre infinie de César*, dont elle a assuré la traduction (Bien que parlant parfaitement notre langue, Durrell a toujours écrit en anglais). Durrell est si attaché à ces murs qu'il a du mal à s'en éloigner. « Je suis toujours triste de quitter ma maison... » avoue-t-il dans *Le Carrousel sicilien*, avant d'aller faire le tour de la Sicile à la demande d'une agence de voyages. Pour lui, sa maison c'est Sommières, le seul endroit où il a envie de vivre et où il a choisi de mourir. « Pourquoi je suis ici ? Regardez autour de vous... » répond-il simplement à un journaliste qui lui demandait les raisons de cet enracinement. Il s'est acheté une concession dans le cimetière de la chapelle Saint-Julien de Salinelles, où reposent les cendres de Claude. A sa mort, raconte Ian Mac Niven, après son incinération au crématorium d'Orange, ses amis sont venus s'y recueillir. L'un d'eux a fait un trou dans la terre et a mêlé une poignée de ses cendres à celles de Claude.

Le souvenir de l'écrivain n'a pas quitté la Maison Tartès. Françoise Kestman y a installé un Centre d'études et de recherches qui s'est maintenu jusqu'en 1995. Et depuis le 1er septembre 2000, une plaque posée par l'Association Lawrence Durrell en Languedoc rappelle que Lawrence Durrell l'a habitée. On peut évidemment regretter que la ville de Sommières n'ait pu acquérir la maison de Durrell lorsque celle-ci a été mise en vente, ni conserver la bibliothèque de l'écrivain qui a été transférée à l'université de Paris X^{ème} Nanterre. Mais Sommières avait déjà marqué sa gratitude à Lawrence Durrell, en donnant, peu de temps avant sa mort, son nom au centre culturel qu'elle créait dans l'ancien collège de la rue Taillade. Et on peut espérer qu'un jour ce centre, devenu musée, conservera de Durrell autre chose qu'un simple patronyme...

L'esprit des lieux

L'attachement de Durrell pour la région était si fort qu'il fallait bien qu'elle devienne le sujet de ses livres comme Chypre avec *Citrons acides* ou Alexandrie avec le Quatuor. Il s'en est d'abord défendu, craignant de renforcer par sa plume la célébrité des lieux et donc l'invasion touristique. « Que Dieu m'en garde ! répond-il, horrifié, le 6 avril 1965, au photographe Brassai qui l'interroge à ce sujet. Plusieurs éditeurs m'ont proposé déjà de le faire. J'ai refusé. Aucune raison d'attirer davantage de touristes dans notre région... » Mais cette ligne intransigeante était en contradiction avec l'un des ressorts essentiels de l'inspiration de Durrell et avec sa conviction que les hommes sont le produit des paysages où ils vivent. « Mes livres traitent toujours de la vie dans certains lieux, écrivait-il en dans le *New York Times* du 12 juin 1960. Au fur et à mesure que vous apprenez à connaître

l'Europe, en appréciant les vins, les fromages et les gens des différents pays, vous commencez à vous apercevoir que le facteur, déterminant de toute culture est, finalement, l'esprit des lieux¹³. » Et peu à peu l'esprit de la Provence envahit l'univers et la pensée de Durrell au point de devenir le thème central de tous ses livres. Par « Provence », Durrell désigne en réalité l'ensemble du territoire de langue d'oc façonné par les Romains qui va de Genève à Toulouse, de Nice à Narbonne. *L'ombre infinie de César*, paru l'année de sa mort, est un ultime hommage à son pays d'adoption, pour régler définitivement sa dette à son égard : « Mon interprétation de la Provence ne peut être impartiale car, pareil à mes semblables, il y a longtemps que j'ai jeté l'ancre dans la région pour tout à la fois en tomber amoureux et m'en désintéresser¹⁴. » Mêlant le récit historique et la poésie, la chronique journalistique et la réflexion philosophique, il raconte tout ce que les livres et les gens lui ont appris sur la civilisation méridionale. Il parle du Rhône, de la campagne provençale, des Romains et des arènes de Nîmes, des courses de taureaux, de la cuisine languedocienne, des troubadours, des femmes de Provence. Son attachement à la culture méridionale passe par des figures locales à la marginalité poétique, comme Aldo le vigneron philosophe ou Ludo l'herboriste de Sommières, dont il préface le livre de recettes pour le remercier de l'avoir guéri d'un insupportable eczéma¹⁵.

Ludo Chardenon, l'ami de Durrell qui tient son échope place du Bourguet, est un être bien réel familier des Sommiérois. Mais on le retrouve en personnage de fiction, sous les traits de Ludovic, le marchand de miel qui promène sa camionnette sur les routes cévenoles dans le Quintette d'Avignon¹⁶. Si Durrell a mis les cinq volumes de son œuvre monumentale à l'enseigne de la cité des Papes, il y a glissé bien des traits sommiérois et gardois. Le château de Verfeuille s'inspire discrètement de celui de

Villevieille. Le « menu pour le banquet du prince Hassad au Pont du Gard », détaillé dans *Livia*, propose pour le dessert les « crêpes flambées à la façon de Madame Viala du Pont-Romain de Sommières¹⁷ ». Des pages somptueuses sont consacrées au Pont du Gard, aux rassemblements gitans des Saintes-Maries de la Mer ou au petit train du Grau du Roi « Ah ce petit train de poche qui s'essouffait le long de la plaine de Camargue pour les conduire au Grau du Roi. Il en émanait une telle atmosphère de vacances, les wagons étaient si colorés, orange pour les premières classes, jaunes pour les secondes et verts pour les troisièmes. Tous avaient le sigle P.L.M. discrètement peint dessus. Les longues attentes dans les minuscules gares silencieuses où le mécanicien, parfois, ralentissait à la vitesse d'un homme au pas pour pouvoir ramasser dans un champ le long de la route une poignée de poireaux. Lorsqu'on mourait de soif, qu'elle était savoureuse l'eau fraîche bue à la pompe d'Aimargues¹⁸(...) ».

Depuis son donjon de la Maison Tartès, Durrell a jeté un regard panoramique sur la province environnante et a cherché à en percer les secrets. Ces mystères font le thème central du Quintette d'Avignon. Durrell a cherché à retrouver dans les failles des paysages les traces des grandes hérésies venues de l'Orient méditerranéen : la gnose, le catharisme, les trésors des Templiers, les traditions des gitans. Mélant les grandes peurs du passé et du présent, les Templiers et les nazis, les Alexandrins et les Bohémiens, il a conçu, dans son laboratoire de la route de Saussines, une vaste parabole romancée sur les méandres de l'Histoire et les malheurs du temps.

Association Lawrence Durrell en Languedoc, 90 impasse de Camp-Chéri. F-30250 Sommières. Président d'honneur : F.J. Temple. Présidente : Christiane Sérís. Secrétaire : Frédéric Gaussen. Trésorier : Roch Martin.